

John Irving

LE MONDE  
SELON GARP

R O M A N

*Traduit de l'américain  
par Maurice Rambaud*

*Présentation par Pierre-Yves Pétillon  
Préface de John Irving*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL  
*The World According to Garp*  
ÉDITEUR ORIGINAL  
Dutton, New York

ISBN original : 0-525-23770-4

© original : © 1976, 1977, 1978, John Irving

© 1998 by Garp Enterprises Ltd pour la préface de John Irving

ISBN 978-2-0211-2227-5

(ISBN 2-02-005460-4, 1<sup>re</sup> publication)

(ISBN 2-02-005886-3, 1<sup>re</sup> publication poche)

ISBN 2-02-023817-9, 2<sup>de</sup> publication poche)

© Éditions du Seuil, 1980 pour la traduction française,  
1995 pour la présentation,  
novembre 1998, pour la traduction française de la préface,  
et novembre 2006, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## P R É F A C E

### *Vingt ans après*

Colin, mon fils aîné, qui a aujourd'hui trente-trois ans, n'en avait que douze lorsqu'il a lu *Le Monde selon Garp* pour la première fois, en manuscrit, sous mon œil anxieux de sa réaction. (Je persiste à penser que le livre contient des scènes déconseillées aux enfants de cet âge.) *Garp*, mon quatrième roman, était le premier que Colin fût en mesure de lire ; je me rappelle ma fierté et mon inquiétude à l'idée d'être jugé par l'un de mes enfants ; le fait que le roman fût dédié à Colin et son petit frère Brendan ne pouvait que faire monter la pression et l'effervescence.

Nul n'ignore, j'en suis sûr, les deux questions les plus souvent posées au romancier : De quoi « parle » votre livre ? Est-il autobiographique ? Ces questions et leurs réponses ne m'ont jamais paru d'un intérêt palpitant – si le roman est bon, je ne les trouve guère pertinentes. Mais pendant que mon fils lisait *Le Monde selon Garp*, je prévoyais que c'étaient celles qu'il me poserait lui-même, et je me creusais la tête pour y trouver des réponses.

Aujourd'hui, vingt ans et neuf romans après, il me paraît que je n'ai jamais si bien médité mes réponses à ces questions *im*-pertinentes qu'au moment où Colin lisait *Garp*. Ce que j'entends par là, bien sûr, c'est qu'il est tout à fait compréhensible, acceptable, qu'un enfant de douze ans les pose, ces questions, tandis qu'un adulte n'a selon moi nul besoin de le faire. Un adulte qui lit un roman est

à même de savoir de quoi il parle ; et, sauf à être désespérément inexpérimenté ou tout à fait innocent en la matière, il est non moins à même de savoir qu'il n'importe guère que le livre soit ou non autobiographique.

Quoi qu'il en soit, lorsque Colin eut disparu dans sa chambre pour lire le manuscrit de *Garp*, je m'employai à réfléchir non sans douleur à ce dont « parlait » le roman. C'est alors que je découvris avec horreur, en me détestant moi-même, qu'il parlait de la tentation de la concupiscence ; la concupiscence y mène à peu près tous les personnages à une triste fin. Il y a même un chapitre intitulé « Toujours la concupiscence », comme si l'on n'en avait pas déjà assez. Pour ma plus grande honte, je pris conscience du rôle primordial de la concupiscence dans mon histoire, et, circonstance aggravante, du discours féroce répressif que le livre tenait. En effet, tous les personnages de l'histoire qui satisfont leur concupiscence sont sévèrement punis. En outre, qu'ils soient coupables ou victimes, les mutilations abondent : on perd des yeux, des bras, des langues – quand ce n'est pas son pénis.

Il m'avait semblé pendant un temps, quand je n'étais encore qu'au début, que l'opposition des sexes était un thème dominant du livre ; il y était question de cette brèche qui s'élargissait entre les hommes et les femmes. Qu'on en juge par l'intrigue : une femme remarquable, malgré son franc-parler excessif (Jenny Fields, la mère de Garp), est assassinée par un fou misogyne ; Garp lui-même va être assassiné par une folle qui hait les hommes.

« Dans ce monde à l'esprit pourri, pensait Jenny, une femme ne saurait être que l'épouse ou la putain d'un homme – du moins ne tarde-t-elle pas à devenir l'une ou l'autre. Si une femme ne correspond à aucune des deux catégories, tout le monde s'efforce alors de lui faire croire qu'elle n'est pas tout à fait normale. » Pourtant la mère de Garp n'a rien d'anormal. Elle écrit dans son autobiographie : « Je voulais travailler, et je voulais vivre seule.

Cela me rendait, sexuellement parlant, suspecte. Ensuite j'ai voulu avoir un enfant, sans être pour autant obligée de partager mon corps ni ma vie pour en avoir un. Cela aussi faisait de moi une suspecte, sexuellement parlant. » Cette position de « suspecte sexuelle » la met aussi en butte à la haine anti-féministe, tout comme Garp, son fils, sera en butte à la vindicte des féministes extrémistes.

Mais le trait essentiel de la mère de Garp est donné dans le premier chapitre : « Jenny Fields découvrit qu'on s'attire davantage de respect en choquant autrui qu'en essayant de vivre sa vie dans une relative intimité. » Aujourd'hui, vingt ans plus tard, cette position me paraît plus vraie, et plus défendable encore, qu'en 1978. Mais je ne suis pas toujours d'accord avec Jenny. « Entre hommes et femmes, dit-elle, seule la mort est l'objet d'un partage équitable. » Moi, en fin de parcours, dans le dernier chapitre, je m'inscris en faux : « Entre hommes et femmes, il n'y a même pas d'égalité devant la mort. Les hommes meurent davantage. »

Il y eut un stade où Jenny menaçait de se tailler la part du lion ; où je ne savais plus si c'était Garp ou sa mère le personnage principal ; mon indécision à cet égard a laissé des traces. Un moment donné, j'avais eu envie de commencer le livre au chapitre 11, mais cela impliquait un flash-back de 300 pages. Ensuite, j'ai essayé de commencer au chapitre 9, intitulé « L'éternel mari ». Il s'ouvrait sur cette phrase : « Dans les pages jaunes de l'annuaire téléphonique de Garp, "Mariages" figurait non loin de "Menuisiers". » À l'époque, je pensais que le mariage, et plus particulièrement ses dangers, ou pour être plus précis encore le danger que la concupiscence présente dans le couple, était le sujet du livre : « Garp ne s'était jamais douté qu'il y avait davantage de conseillers matrimoniaux que de menuisiers. » (Comment s'étonner de mon inquiétude à voir un enfant de douze ans lire ce livre ?)

Il fut aussi un temps où le roman s'ouvrait sur le chapitre 3 (« Ce qu'il voulait être quand il serait grand »).

Après tout c'est bien Garp le sujet du roman. Garp veut devenir écrivain ; j'écrivais le roman d'un romancier, même si ce n'est pas le souvenir qu'en retiennent les lecteurs, sauf exception. Pourtant, les origines de la vocation de Garp sont cruciales dans l'histoire : « Les prémices de cet état de grâce que quêtent longtemps les écrivains, et où l'univers s'insère dans un registre unique et immense ». Et depuis le début, il y avait un épilogue. Je savais tout avant même de commencer, je sais toujours tout d'avance. « Un épilogue, écrit Garp, est bien davantage qu'un simple bilan des pertes. Un épilogue, sous couvert de boucler le passé, est en réalité une façon de nous mettre en garde contre l'avenir. »

Mais ouvrir le roman sur le chapitre 3, comme je l'avais tenté, était d'une veine trop historique, trop détachée : « En 1781, la veuve et les enfants d'Everett Steering fondèrent l'Institut Steering, comme on l'appela d'abord, pour la simple raison qu'Everett Steering avait annoncé à sa famille, tout en découpant sa dernière dinde de Noël, que l'unique grief qu'il nourrissait à l'égard de sa ville était qu'elle ne lui avait jamais permis d'offrir à ses garçons un institut capable de les préparer aux études supérieures. Il ne fit aucune allusion à ses filles. » Revoilà le thème de l'opposition des sexes – déjà, en 1781.

Pendant ce temps, dans le secret de sa chambre, Colin dévorait les pages. *Le Monde selon Garp* n'aurait jamais pu satisfaire un enfant de douze ans s'il n'avait été que le roman d'un romancier, quoique, pour moi, ce fût bien l'essentiel de son intérêt. Je verrai toujours Garp rôder dans son quartier, la nuit, et apercevant le téléviseur de ses voisins. « Pareil à un tueur qui traque sa proie, pareil au satyre terreur des parents, Garp sillonne la banlieue endormie, verte et noire. Les gens ronflent, font des souhaits et des rêves, leurs tondeuses à gazon enfin au repos ; il fait trop frais pour que les climatiseurs marchent encore. Ici et là, quelques fenêtres sont ouvertes, des réfrigérateurs bour-

donnent. Un faible gazouillis filtre des rares postes de télé encore branchés sur *The Late Show* et la lueur bleu-gris des écrans palpite aux fenêtres. Pour Garp cette lueur est pareille à un cancer, insidieuse et engourdissante, elle endort le monde entier. Qui sait si la télévision ne *provoque* pas le cancer, se dit Garp ; mais son irritation est en fait une irritation d'écrivain : il sait que partout où luit la télévision veille quelqu'un qui ne lit pas. »

Et le Crapaud du Ressac ? Colin en connaissait bien l'origine. C'était son frère Brendan qui l'avait mal compris, un jour d'été sur la plage, à Long Island. « Fais attention au ressac, Brendan, il y a un courant », lui avait enjoint Colin – à l'époque, Brendan avait six ans et Colin dix. Brendan n'avait jamais entendu parler du courant ; il crut que Colin lui parlait d'un crapaud<sup>1</sup>. Quelque part, dans le ressac, un dangereux crapaud était à l'affût.

– Et qu'est-ce qu'il peut te faire ? s'enquit-il.

Il peut te tirer sous l'eau et t'entraîner vers le large, répondit Colin.

Ce fut la fin de l'amour de Brendan pour la plage – il refusait de s'approcher de l'océan. Des semaines plus tard, je le vis qui se tenait à distance respectueuse du bord, les yeux rivés sur les vagues.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je.

– Je guette le Crapaud du Ressac, répondit-il. Il est gros comme quoi ? De quelle couleur il est ? Il nage vite ?

*Le Monde selon Garp* n'existerait pas sans le Crapaud du Ressac. C'est Brendan qui m'a mis sur la voie.

À ma grande surprise, Colin ne me demanda pas de quoi parlait *Le Monde selon Garp*. Ce fut lui qui me l'apprit. « C'est sur la peur de la mort, je crois, commença-t-il, ou peut-être plus précisément la peur de voir mourir ses enfants, ou ceux qu'on aime. »

1. En anglais, l'enfant déforme *undertow* en *under toad* phonétiquement très proche (*N.d.T.*).

Je me souvins alors que parmi tous les incipits envisagés, j'avais, longtemps auparavant, choisi ce qui allait devenir la dernière phrase (« Dans le monde selon Garp, nous sommes tous des Incurables. ») Je me rappelai comment cette phrase s'était déplacée dans tout le roman : je ne cessais de la repousser vers l'aval du récit. Elle avait été la première phrase du deuxième chapitre ; plus tard la dernière du chapitre 10, tant et si bien qu'elle était arrivée en fin de roman – la seule fin possible. Comment s'étonner que Garp définisse le romancier comme un médecin qui ne voit que des Incurables ?

Tout de même, mon fils me surprit en me disant, du haut de ses douze ans, de quoi parlait mon livre. Le chapitre intitulé « Mrs. Ralph », mon premier faux départ, s'ouvre ainsi : « Si Garp avait eu le droit de formuler un seul souhait, un souhait immense et naïf, il aurait souhaité pouvoir transformer le monde en un lieu *sûr*. Pour les enfants et pour les adultes. Le monde frappait Garp comme un lieu rempli de périls inutiles pour les uns comme pour les autres. » À l'âge de douze ans, Colin avait mis le doigt sur la question. Garp habite la banlieue sûre d'une petite ville sûre ; pourtant ni lui ni ses enfants ne sont en sécurité. Le Crapaud du Ressac l'attrapera à la fin – comme il attrapera sa mère, et son fils cadet. « Faites bien attention ! » ne cesse de répéter Garp à ses enfants, comme je le répète encore aux miens.

Le sujet du roman, c'est donc la vigilance, cette vigilance qui, pourtant, ne suffit pas.

Le vrai début du livre, celui que j'ai fini par choisir, décrit cette habitude qu'a Jenny de porter un scalpel dans son sac. Jenny est infirmière, célibataire, et n'a que faire des hommes ; elle porte ce scalpel pour se défendre. C'est ainsi que *Le Monde selon Garp* commence par un acte de violence – Jenny taillade le bras d'un soldat, un étranger qui a fourré la main sous ses jupes (ses jupes d'uniforme). « La mère de Garp, Jenny Fields, fut arrêtée en 1942 à



Boston, pour avoir blessé un homme dans un cinéma ». Finalement, ce ne fut pas plus difficile que ça : je commençai par le commencement de l'intrigue principale, avant que Jenny ne soit enceinte de Garp – au moment où elle décidait d'avoir un bébé sans avoir de mari.

Détail intéressant, Colin ne me demanda jamais si le roman était autobiographique. Mais un an après la publication du *Monde selon Garp*, je fis une visite à la Northfield Mount Hermon School, un lycée privé du Massachusetts. J'y avais été invité à donner une lecture-conférence devant les élèves, et j'avais accepté l'invitation parce que je venais d'y inscrire Colin, qui y entrerait au début de l'année scolaire ; je pensais qu'il aurait ainsi l'occasion de découvrir un peu l'endroit lui-même, et de rencontrer les jeunes gens et jeunes filles qui seraient ses condisciples. Colin m'accompagna donc à la lecture, qui fut suivie de questions de l'auditoire. (On avait annoncé que Colin était inscrit au lycée, où il arriverait pour la rentrée ; il avait été présenté à l'assistance.) Chose inattendue, une très jolie jeune fille lui posa une question – à lui plutôt qu'à moi.

– Garp, c'est ton papa – ton père, c'est Garp ?

Pauvre Colin ! Il dut se sentir gêné, mais on ne l'aurait pas deviné à sa physionomie imperturbable : il était un peu plus jeune que l'ensemble des élèves, mais il me parut soudain beaucoup plus vieux, et plus avisé que la plupart d'entre eux. En outre, *Le Monde selon Garp* n'avait pas de secret pour lui.

– Non, mon papa n'est pas Garp, répondit-il, mais les peurs de Garp sont celles de mon père ; ce sont celles de tous les pères. (Colin avait quatorze ans, mais à l'entendre on aurait cru qu'il allait sur ses trente-trois ans.)

Voilà donc le sujet du *Monde selon Garp*, les peurs d'un père. En cela, il est autobiographique sans l'être. Il suffit de poser la question à Colin ou Brendan, ou, dans quelques années, quand il pourra le lire, à Everett, mon benjamin. (À l'heure où j'écris, il a six ans.)

J'ai peut-être écrit ce roman il y a vingt ans, mais j'y reviens tous les jours ou presque ; je reviens à ces terreurs. Tout, jusqu'au détail le plus infime, dans ce roman, est une expression de la peur ; même les curieuses cicatrices sur le visage de la prostituée viennoise sont l'expression de cette peur terrible. « La cicatrice couleur argent qui lui mordait le front était presque aussi grosse que sa bouche ; ses grêlures faisaient à Garp l'effet d'une petite tombe béante. » Une tombe d'enfant...

Lorsque *Garp* est paru, des gens qui avaient perdu leurs enfants m'ont écrit : « Moi aussi, j'en ai perdu un. » Je leur avouai que je n'avais pas perdu d'enfant, pour ma part. Je ne suis qu'un père imaginaire. En imagination, je perds mes enfants tous les jours.

John Irving

Mai 1998

*Traduit de l'américain*

*par Josée Kamoun*

PRÉSENTATION  
PAR PIERRE-YVES PETILLON

Garp, son père mourut en lui donnant la vie. Trop tard, c'était fait. Dès ce premier instant, il s'est mis en branle, l'engrenage fatal qui mène de la Genèse à l'Apocalypse.

Y mène, mais pas tout droit : dans le monde selon Garp, tout va le plus souvent de travers. Y mène, mais par un long, un lent, un extravagant chemin, tout en drôles de zigs et de zags fabuleux.

Si ce n'est pas trop déflorer une belle, une tragique, une burlesque histoire, la conception de Garp a frôlé l'immaculée.

D'accord, frôlé seulement, mais personne n'est parfait.

Sa future mère éprouvait une viscérale répulsion pour les mâles, et la « concupiscence », la « luxure », qu'ils ont chevillée, comment dire ? à l'âme. Sur ce chapitre, on peut se targuer, à Boston, d'une vieille et solide tradition locale.

Pourtant, elle voulait un enfant. Un enfant à elle, rien qu'à elle. A l'Hôpital de la Pitié, où elle travaille comme infirmière, elle repère ce « mitrailleur de queue », grand blessé. Un petit homme, presque un nain, dont le corps gangrené part en lambeaux, et qui se recroqueville, comme pour naître à l'envers. Son dernier signe de vie : une érection, énorme pour un si petit corps. Une trique de pendu, qu'il cajole sans vergogne. Alors, in extremis, elle chevauche ce corps à l'agonie et lui arrache un ultime copeau avant l'extinction des feux. Une giclée pré-posthume : son dernier coup, ses Mémoires d'outre-tombe.

Dans le monde selon Garp, on est dès le départ en phase terminale.

Grave, Garp. Gravissime, même. Alors pourquoi, lorsque Garp parut, son nom, son sigle, se répandit-il comme une traînée de poudre ? A Paris, du jour au lendemain, on vit fleurir sur les murs du métro ce qu'on n'appelait pas encore à l'époque des « tags », annonçant, ou simplement constatant, sur un ton de calme évidence : « le monde selon Garp ». Peut-être, parce qu'on les compte sur les doigts d'une main, finalement, les livres où l'on rit à voix haute, où l'on s'esclaffe comme autrefois, lorsqu'on avait dix ans et qu'on allait voir un Laurel et Hardy dans un petit cinoche de quartier.

Pourtant, pour être franc, il n'y a pas vraiment de quoi. Car, dans le monde selon Garp, tout se passe comme dans l'histoire qu'il raconte à son plus jeune fils, Walt. L'histoire du chat très malin, bien trop malin pour tomber dans le piège tendu par le méchant molosse. In extremis, il se carapate. Et il est écrabouillé par un camion. Paf ! le chat. La cervelle lui jaillit par les trous des oreilles. Enfin, là où étaient autrefois ses oreilles.

Dans les autres livres, dit la femme de ménage sur qui l'éditeur de Garp teste ses manuscrits, on sait d'avance ce qui va arriver. Alors que dans celui-ci... En fait, dans celui-ci aussi on soupçonne ce qui va arriver, à savoir le pire. Sauf que ça n'arrive jamais ni où, ni quand, ni comme on l'avait redouté. Tout est dans le tempo. Et John Irving est un maestro du tempo, du suspens et de la chute.

Ses coups, il les prépare, en catimini, mais de longue main. Jamais on ne le voit installer son cordeau Bickford, ni poser ses charges d'explosif. Un petit détail ici, un autre là, qu'on note à peine au passage. Puis, brusquement, un rouage en entraîne un autre, la machine s'emballle, et ça part : le feu d'artifice. Tout se précipite, et c'est la carambole. La rocambolesque carambole.

Ce qu'on craignait depuis toujours survient, mais au

moment le plus inopiné. John Irving n'a pas fait de la lutte en semi-professionnel pour rien. A tous les coups, on est pris à contre-pied.

Ça arrive ; ou plutôt, c'est arrivé. En une fraction de seconde, on a basculé de l'expectative inquiète à une poignante nostalgie, quand la catastrophe a laissé derrière elle sa longue traînée de chagrin, et qu'on regarde, comme Duncan de son « œil imaginaire », le cratère béant qu'a creusé la disparition de ceux qu'on a une petite fois tant aimés.

Entre les deux, la vie n'aura été qu'un bref éclair.

*Garpe diem?* On voudrait bien, mais autant dire : retiens la nuit.

Le plus beau, toutefois, peut-être, est que, dans le monde selon Garp, tout, un jour ou l'autre, revient. On a applaudi à un gag – un quiproquo de vaudeville, une pirouette de funambule. Puis, on l'a perdu de vue. On ne se méfie pas. Et soudain, au sortir d'un virage, caché jusqu'à la dernière seconde par un arbre, coucou ! le revoilà qui surgit, tel un diable de sa boîte à malice.

Tout revient, comme une ritournelle, mais modulée, chaque fois, dans une autre tonalité, dans une autre clef, sur un autre tempo. Car, dans le monde selon Garp, un même événement peut être désopilant un soir, et sinistre, revu à la lumière blafarde de l'aube. Ou, inversement, lugubre au crépuscule, et hilarant, soudain, à l'heure, qu'on dit pourtant dangereuse, du petit matin. Tout se joue sur une double corde. D'un doigt, la claire chantrelle du loufoque. De l'autre, la grave : celle qui vous fout le bourdon.

Chaque génération a un peu « son » livre. Pour les années cinquante, ce fut *l'Attrape-Cœur*. La génération née dans les années soixante-dix – la « génération Casimir » ? – a fait de « Garp » un signe de ralliement. Entre les deux livres, il y a d'ailleurs plus qu'une filiation. Garp, c'est – monté en graine, sinon vraiment mûri – le Holden

Caulfield qui effaçait les graffiti obscènes sur les murs de l'école et se voyait marcher dans le seigle pour empêcher les enfants de chuter du haut de la falaise dans l'âge adulte. Comme Holden, Garp voudrait faire du monde un « endroit sûr », être une sorte de Garp forestier qui protège l'enclos pastoral des loups en maraude. Le macabre et burlesque gag que nous joue, hélas, à tous les coups la vie, c'est que la violence surgisse non du dehors, mais au cœur même de cet enclos.

Les années soixante-dix. C'était l'époque où, un peu tardivement, on s'aperçut qu'« un homme sur deux » était une femme et où les guérillères prirent les armes pour abolir l'ordre patriarcal. « Viol de nuit, terre des hommes », disait-on alors. On entendait parler de ce « bout de bidoche qui leur pendouille entre les jambes ». Chaque fois que ce bout de bidoche est levé, ils se croient légitimement permis de vous l'enfoncer, tel un épieu féodal, dans le ventre. Et pensent que leur jour de gloire est arrivé.

La pulsion violente qu'est la « concupiscence », T.S. Garp, en digne fils de sa mère, la traque partout. Garp, c'est une ligue de vertu à lui tout seul. Il rôde jour et nuit dans les parcs et les rues, à l'affût des chauffards, des pervers, des violeurs en puissance. Il renifle comme pas un l'odeur de sperme et de suint qui trahit l'infâme « luxure ».

Cette odeur suspecte, il la reconnaît entre mille. Et pour cause ! Il est bien placé pour savoir quels tours bizarres la « concupiscence » est capable de vous jouer, dans quels imbroglios elle est capable de vous fourrer. Cette odeur, il la porte sur lui. Comme on disait à l'époque (celle de la guerre du Vietnam) : « Nous avons rencontré l'ennemi : c'est nous ! »

Au foyer pendant que son épouse travaille, père inquiet couvant ses deux enfants, Garp, en homme de son temps, a adopté la cause des femmes. Il voudrait avoir pour elles la même tendresse que Thomas Hardy pour sa Tess d'Urberville. Dans ses écrits sans pitié, il donne à voir

ce qu'on leur fait subir (et, par un paradoxe familier, exhibe ainsi, en contrebande, l'ignoble fantasmagorie qu'il dénonce). La violence rampante qui rôde de par le monde, il voudrait l'éradiquer jusqu'en lui. Il voudrait arracher le mal à sa racine – extirper la racine du mâle : la petite graine de violence que le père a plantée, et par où se transmet le legs maudit.

La guerre, on ne la voit pas, et pourtant il n'y a qu'elle. « Tout le monde a eu son été 42 », mais on ne se remet jamais totalement d'être né (c'est le cas d'Irving) cette année-là. Au même titre qu'*Abattoir-Cinq* de son maître Vonnegut, le roman de John Irving est, à certains égards, un roman sur la Seconde Guerre mondiale. Parce qu'elle est la zone ombreuse de votre préhistoire : c'est dans ce trou noir qu'a eu lieu le « bang ! » d'où vous êtes issu. Le sergent T.S. Garp est un orphelin, mais on reconnaît quand même sa famille. Il est le frère de Snowden, le mitrailleur qui perd ses tripes au soleil dans *Catch-22* [L'Attrape-nigauds] de Joseph Heller. Et de cet autre aviateur que, dans le poème américain le plus poignant de la Seconde Guerre mondiale, Randall Jarrell voyait tomber directement du « sommeil maternel » dans la « froidure de l'Etat », se recroqueviller jusqu'à ce que gèle sa fourrure mouillée, et être brutalement « réveillé du rêve de la vie » par le bruit de la DCA.

La guerre passée, mais aussi celle qui vient : l'ombre inquiétante qui s'avance là-bas, et devant quoi on est désarmé. Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme. Tout a l'air tranquille. Le terrain, l'air sûr. Vous avancez d'un pas, et vous sautez sur une mine enfouie. On vous retrouve accroché en lambeaux sanguinolents sur la clôture de barbelés. Paf ! le chat.

Cela passe parfois inaperçu, mais ce livre est aussi un croquis à la Dickens de la Nouvelle-Angleterre, au « nord de Boston ». Ce lieu, qui fut au XVII<sup>e</sup> siècle le bastion puritain de la « Plantation du Seigneur », a ensuite connu, au

milieu du XIX<sup>e</sup>, l'ère glorieuse où chaque estuaire, chaque crique abritait un chantier naval et où les grands clipppers de légende battaient des records pour rapporter les épices de Calcutta ou le thé de Canton. Puis ce fut le déclin. On se reconvertit, un peu piteusement, dans les tanneries et la chaussure, comme la dynastie Fields, à Haverhill, sur l'estuaire de la Merrimack. Ou, comme au bord de sa rivière envasée l'inénarrable famille Steering, dans l'éducation physique et morale des rejetons de bonne famille, les « roquets de la haute ». John Irving connaît bien cette petite société tribale, terre d'élection d'un écrivain qu'il admire, John Cheever. Il a grandi dans un collègue (Exeter), jumeau du Steering College du roman. Le genre de collègue où, dans *le Cercle des poètes disparus*, Robin Williams (celui-là même qui avait joué le rôle de Garp dans la version filmée de George Roy Hill en 1982) déclame : « O ! capitaine, mon capitaine ! ». Sur ce monde de Lequesnois, Garp, héritier, certes, mais aussi orphelin, de parenté plus que « suspecte », jette un regard à la fois complice et dévastateur.

C'est un roman qui se lit d'une seule « ha-haleine ». Un roman qu'on ne lâche pas de la nuit, parce qu'on veut savoir comment ça finit. Et, en même temps, on voudrait souffler la chandelle, et se dire : Chouette ! il en reste encore pour demain. Comme dit Tinch, le prof de littérature, qui bégaie, le malheureux, ce n'est pas du « nou-nouveau roman ». C'est-à-dire pas le type de roman qui se prend lui-même pour sujet, le roman qui n'est plus « le récit d'une histoire », mais « l'histoire d'un récit ».

Très peu pour John Irving ! Lui veut revenir au bon vieux récit d'antan – à Thomas Hardy, à Dickens, aux picaresques anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand le roman était encore le roman. Il l'affirme avec véhémence, et on le croirait presque, à l'écouter. Mais l'animal, c'est son charme, est roué comme un renard.

Car enfin : « T.S. » ! T.S. Garp, écrivain. Assez rares



sont les écrivains, même américains, qui utilisent leurs seules initiales en guise de prénom. Or, le plus célèbre du lot se prénomme justement « T.S. » : T.S. Eliot, qui a consacré un de ses plus beaux poèmes aux récifs, à la brume et au ressac de la côte de Nouvelle-Angleterre. Déjà, ça met la puce de mer à l'oreille. On se dit que Garp n'est pas seulement né de la dernière pluie de son père agonisant.

Petit précis d'anatomie et de génétique littéraires : s'il y a le texte et le méta-texte, il y a aussi le garpe et méta-garpe. Retour au roman à la manière du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Mais quelle époque, à part la nôtre, a plus réfléchi sur le roman ? Richardson, Fielding, Sterne : le roman, après tout, a commencé en se réfléchissant lui-même. T.S. Garp a été conçu en catastrophe, mais, en cela, il a de qui tenir. On s'en souvient : c'était, comme le dictait un rituel conjugal bien établi, le soir du premier dimanche du mois, et rarement fut prononcée phrase plus aphrodisiaque : « As-tu pensé à remonter l'horloge ? », demanda soudain, tout à trac, la future mère de Tristram Shandy à son époux embesogné. Qui, du coup, patratas ! en éparilla précocement ses esprits animaux. Dans les branches de l'hypertexte, T.S. Garp a au moins cet ancêtre, sinon toute une généalogie.

« La vie, l'œuvre et les opinions de T.S. Garp, gentilhomme. » Son œuvre passée, Garp en revisite ici les lieux, en retrace la genèse, dévoile comment le matériau brut de la presque autobiographie s'est transformé en fiction. Il revoit, à Vienne, le petit cirque tzigane au chômage. Il décline les diverses versions – la vaudevillesque, la pathétique – de l'homme sans tibias qui marchait sur les mains. Il nous le montre, l'ours miteux qui, juché sur une motocyclette, décrivait inlassablement des ronds sur le parking désert.

Regarde ! regarde les arlequins. Comme Nabokov, John Irving l'enchanteur dit : regarde ! regarde mon Cirque Magique et ses animaux tristes. A son quatrième roman, le montreur d'ours en lui sait bien que le lecteur attend

pour alors que reviennent, Vienne, et ce vieil ours, ce vieil ours « dégriffé », faisant ses tours de piste dans l'arène de la mémoire. C'est, à peine camouflée, la signature de l'auteur, inscrite dans le texte même.

Bouts de chair spongieux et sanguinolents, amputations, mutilations. Un premier coup de scalpel, et il n'y a plus qu'à suivre le fil rouge du récit. Car, dans le monde selon Garp, derrière la pulpeuse volupté d'un câlin buccal se profile à tous les coups l'ombre de la guillotine. Du sang, du sexe et des larmes. Alors, un mélo? « Un mélo classé X »? D'abord, vive le mélo où Margot a pleuré, tremblé, mouillé. Vive le mélo où Léon a bandé.

Et puis, un mélo, c'est vite dit.

Le mélo, c'est quand ça arrive aux autres.

Ce que débusque, au fond, ce « mélo », serait-ce le nœud obscur entre le sexe et la langue? John Irving, un jour, a dit ne pas connaître phrase plus émouvante que celle de Flaubert (dans *Madame Bovary*): « La parole humaine est un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles. » Il ne faut pas croire qu'elle l'émeut uniquement à cause des ours. Plus que les « gueules cassées » le fascinent les « voix mutilées ». Et Garp est moins né du corps rongé par la gangrène de son père quasi posthume que du mot « garp » – seul vocable rescapé du naufrage de la mémoire du sergent, dont il ne sait même pas que c'est son nom, simplement l'ultime cri qu'il a enregistré avant de sombrer – et que ronge aujourd'hui l'aphasie, le « g », puis le « p », puis le « r » tombant comme des lambeaux de chair morte, pour ne plus laisser qu'un borborygme primitif: « aaaa! »

On voudrait pouvoir dire. On b-a-balbutie.

On donne sa langue au chat. Et paf! le chat.

Elle est terrible – grand-guignolesque –, l'image d'un moignon de langue coupée. Mais si elle trouble, c'est par la traduction chirurgicale qu'elle donne de la parole avortée. Et aussi, il faut l'avouer, par l'écho qu'elle trouve dans

un effroi plus intime, brutalement résumé par Bensenha-ver : « Si vous êtes assez vieux pour bander, vous êtes assez vieux pour qu'on vous la coupe. »

Etrangement, ce livre serait peut-être, au fond, un roman sur les désarrois de l'adolescence – lorsqu'on sort de l'enclos familial et qu'on découvre à quel point le monde dehors est effrayant. Et que dedans, ce n'est pas mieux. Lorsque Garp est initié aux joies de la chair, c'est en deux étapes. La première, au bord de l'estuaire, avec, en arrière-plan, le bruit de succion que font les bottes dans la vase, « comme si sous la boue une gueule avait hoqueté d'envie de l'engloutir ». Consommation, ensuite, sur un des soixante lits de l'infirmerie déserte : « Dans son esprit, l'acte sexuel resterait toujours un acte solitaire, commis dans un univers abandonné, un jour après la pluie. »

Là trouve peut-être son origine l'étrange thème sub-aquatique qui traverse silencieusement le livre. Rêve amniotique du père à l'agonie. Visions cauchemardesques de préservatifs, dérivant tels des poissons crevés au fil de l'eau. Et surtout la longue séquence quasi onirique où la Volvo glisse silencieusement dans le grand bleu : « C'est comme être sous l'eau », dit Walt. C'est très exactement là que, de dessous le ressac, déferle, comme dans un songe, la lame de fond glauque qui va vous happer.

Brièvement, on y a cru, à son échappée belle. Mais la mort, rocambolesque, met fin à votre esgarpade et vous rattrape in extremis par la queue.

Triste à dire, mais, tel est le burlesque de notre condition : catapulté dans la chute, c'est alors qu'on fait sa plus belle, sa plus « désopilante » culbute.

Puis commence le long après-Garp. On a refermé le livre ; on n'y pense plus que de loin en loin. Et, un beau jour, ça vous tombe dessus, à l'improviste, sans même crier « garp ».

Même pas besoin du bruit du ressac. Un soir où l'on marche le long d'un muret de pierres sèches derrière

lequel paissent paisiblement des vaches au pis noir. Ou un matin. Un matin banal, un matin comme les autres – mais où il suffit d'un rien, un pigeon qui s'envole du toit, le bruit de la pluie sur la gouttière... et soudain on se surprend à regarder, d'un œil imaginaire, le monde entier selon Garp : mi-rocambole, mi-tendresse, mi-bouffonnerie, mi-chagrin.

Ou l'inverse.

C'est selon.

DU MÊME AUTEUR

L'Hôtel New Hampshire

*roman*  
*Seuil, 1982*  
*et « Points » n° 98*

Un mariage poids moyen

*roman*  
*Seuil, 1984*  
*et « Points » n° 121*

L'Œuvre de Dieu, la Part du Diable

*roman*  
*Seuil, 1986*  
*et « Points » n° 123*

L'Épopée du buveur d'eau

*roman*  
*Seuil, 1988*  
*et « Points » n° 122*

Une prière pour Owen

*roman*  
*Seuil, 1989*  
*et « Points » n° 124*

Liberté pour les ours !

*roman*  
*Seuil, 1991*  
*et « Points » n° 99*

Les Rêves des autres

*nouvelles*  
*Seuil, 1993*  
*et « Points » n° 54*

Un enfant de la balle

*roman*  
*Seuil, 1995*  
*et « Points » n° 319*

La Petite Amie imaginaire

*récit*  
*Seuil, 1996*  
*et « Points » n° 411*

Une veuve de papier

*roman*  
*Seuil, 1999*  
et « Points » n° 763

L'Œuvre de Dieu, la Part du Diable

*scénario*  
*Seuil, 2000*  
et « Points » n° 709

La Quatrième Main

*roman*  
*Seuil, 2002*  
et « Points » n° 1095

Mon cinéma

*récit*  
*Seuil, 2003*

Le Bruit de quelqu'un qui essaie de ne pas faire de bruit

*récit*  
*Seuil Jeunesse, 2005*

Je te retrouverai

*roman*  
*Seuil, 2006*